

Bernard Nominé

Discussion avec Link

Cher Link

Face à la liste impressionnante de vos questions, je dois vous dire que je me trouve un peu démuné et ne suis pas sûr d'être à la hauteur de vos attentes. Vous m'excuserez donc de ne pas y répondre toujours directement mais de vous dire avec mes mots ce qu'elles me suggèrent.

1. Il me semble que quand on évoque la *ronde des discours* autour de cette impossible jouissance, il ne s'agit pas spécifiquement de la jouissance phallique puisque cette jouissance a bel et bien son inscription dans le discours. Dans « Le savoir du psychanalyste » Lacan l'écrit à l'étage supérieur, articulée au semblant :

Semblant —→ jouissance

Par contre, il y a une autre jouissance que Lacan situe comme barrière, au niveau inférieur dans chaque discours entre production et vérité. Ça, ce n'est pas la jouissance appareillée au semblant ; c'est autre chose. Quoi ? Eh bien c'est ce que l'agent de chaque discours voudrait maîtriser mais qui lui échappe. Pas-tout discursif, pas-tout maîtrisable donc et quoi dire de plus ?

2. Ce qui caractérise les discours contemporains c'est qu'ils profitent d'une somme de savoir qui va croissant au fil du temps et des acquisitions de la science, ce qui peut laisser croire qu'ainsi ils vont enfin tourner rond. Pourtant, il n'y a aucune raison de penser qu'ils puissent y parvenir.

J'ai essayé de me plonger dans des manuels d'économie, ce n'est pourtant pas ma tasse de thé, mais il me semble que nous devrions nous y intéresser puisqu'il y est question d'essayer de faire rentrer la jouissance dans des modèles signifiants pour la gérer. Les

économistes construisent des équations pour cerner la dialectique de l'offre et de la demande, par exemple. Les économistes rêvent de pouvoir prévoir la réaction du consommateur ou bien de prévoir les effets d'une politique économique. Or, quand on lit tous ces ouvrages d'économie, pas seulement les grands classiques qui datent (la référence de Lacan, en matière d'économie, Adam Smith, remonte à 1776 !), quand on lit les auteurs d'aujourd'hui, on s'aperçoit qu'ils ne sont plus tout à fait dupes, ils ne partagent plus l'enthousiasme des néo-classiques qui croyaient en « *l'arithmétique des plaisirs* » de Bentham. Ils se rendent à l'évidence que *l'homo economicus* n'est qu'une fiction. La théorie économique de la demande n'est pas près de pouvoir s'élaborer et encore moins de se vérifier. Car il n'y aurait pas de théorie économique de la demande qui tienne sans théorie de la jouissance. Or nous savons bien que c'est une entité qui ne se laisse pas mesurer ; autant mesurer le volume d'eau du Zuiderzee avec le tonneau des Danaïdes !

Mais si la théorie des discours est exacte, ce qui anime un discours, le discours de l'économiste en l'occurrence, c'est ce qui lui échappe. C'est cette fuite qui lui donne sa consistance, non pas en tant que théorie, mais bien en tant que discours.

Il est classique de se plaindre, aujourd'hui, de ce que ce ne soit plus le politique qui nous gouverne – c'est d'un recul du discours du maître dont on se plaint – mais plutôt les caprices du marché. Ceci ne signifie pas que nous soyons captifs du discours de l'économiste, ça veut dire que c'est l'économie, alias la jouissance qui domine, ce qui n'est pas la même chose. Parce que le discours de l'économiste, c'est toujours le discours du maître.

3. Le discours capitaliste, c'est autre chose, c'est une torsion, une perversion du discours du maître et comme tel ce discours tordu se trouve disqualifié de la ronde des discours, il s'en exclut forcément. Ce « faux discours » est un montage dans lequel la jouissance n'échapperait plus au maître.

Une idée saugrenue, cher Link : et si nous envisagions d'opérer pareille torsion à partir des autres discours ! N'y aurait-il pas à considérer des versions « capitalistes » du discours de l'hystérique, du discours de l'analyste ? De mettre le *a* en haut et à gauche dans le discours de l'hystérique restaurerait le lien entre le savoir de l'Autre et la vérité de l'objet : folie pure ! De même en mettant le savoir à cette même place dans le discours analytique on comblerait la béance entre S1 et S2 et l'on serait peut-être dans le règne totalitaire du savoir absolu ! En définitive, l'intérêt du champ lacanien c'est qu'il prend en compte la barrière de la jouissance, cette jouissance impossible à recycler dans aucun discours et, par là même il

pourrait bien être garant de la validité des discours en empêchant leur torsion « capitaliste » et en favorisant le passage de l'un à l'autre.

4. « Et Dieu dans tout ça ? » La question est abrupte mais elle ne tombe pas si mal. Pourquoi Lacan n'a-t-il pas isolé un discours religieux ?

La première idée qui me vient, c'est de songer à ce qui rapproche l'analytique du religieux. A Delphes on interprétait les oracles, dans la Bible le prophète Daniel interprétait les rêves. Psychanalyse et religion traitent les scories de la parole, mais pas de la même façon. La religion prend sur elle l'inconsistance du symbolique mais par le biais de l'oracle, par le biais du prophète, ce qu'elle construit, ce qu'elle produit, c'est la consistance de l'Autre absolu. Alors on pourrait peut-être considérer le discours religieux, s'il existe, comme une torsion du discours analytique, sur le modèle de la torsion capitaliste. Ce serait assez cocasse d'énoncer les choses comme ça parce qu'enfin la religion n'a pas attendu la psychanalyse pour exister. Il n'empêche que la structure du discours n'est repérable que depuis la psychanalyse. Par ailleurs le risque majeur, pour la psychanalyse c'est la religion, soit qu'une religion lui impose le silence, soit qu'elle-même vire au religieux.

Donc, à votre question, cher Link, sur la subversion de la religion par la psychanalyse, j'aurais tendance à répondre que ça ne devrait pas être la préoccupation majeure de la psychanalyse. Par contre elle doit veiller à ne pas se laisser pervertir par la pente religieuse et pour cela elle devrait pouvoir compter sur l'efficacité du discours de l'analyste.

5. Vous vous posez, cher Link, la question des relations entre le féminin et le champ lacanien. D'emblée cette question m'évoque un point de l'histoire du mouvement lacanien, à savoir : sa difficulté à s'implanter en Amérique du Nord, berceau du féminisme. Le féminin, c'est la cible du féminisme, c'est ce qu'il veut réduire à tout prix pour arriver à un tout signifiant égalitaire. Dans cette civilisation nord américaine la science au service du féminisme n'en finit pas de laminer l'espace du féminin au profit de l'expansion du pouvoir maternel sur le réel. Ceci ne va pas sans provoquer de profonds remaniements de l'équilibre familial et l'apparition de nouveaux symptômes, voire de nouvelles déviances qui en rajoutent sur le malaise. En revanche le concept du champ lacanien ménage l'espace du féminin puisque ce champ n'est pas fondé par un universel mais par une logique du pas-tout. Il est conforme à la pensée freudienne qui plaçait la question *que veut une femme ?* au centre du discours analytique. Pour autant Lacan va un peu plus loin que Freud. Ce qui se présente

comme impasse dans le champ freudien est promu comme principe essentiel dans le champ lacanien.

Il me semble que cela éclaire le rapport de ces deux champs et là je vous suivrais volontiers dans la suggestion que vous nous faites avec la bande de Mœbius. Cette surface n'a qu'une seule face et pourtant à chaque instant, faute d'avoir parcouru l'ensemble du circuit on peut toujours s'en imaginer un envers et ne pas savoir comment y accède. On n'y accède qu'en faisant les tours nécessaires mais alors on passe sans s'en apercevoir. Lors des journées de Bordeaux ce rapport de passe entre les deux champs a été évoqué et cette formulation a retenu mon intérêt. Lacan, dans la deuxième moitié du siècle dernier, s'est fait le passeur de l'œuvre de Freud. Le champ lacanien pourrait alors être considéré comme la transformation du champ freudien après cette passe.